

Appris de M. D. que je suis chez le docteur L. S. des invités de première zone. Elle, de seconde zone. C'est bien drôle. Le docteur L. S. dit de moi : « Il aime beaucoup venir ici, parce qu'il peut dire tout ce qu'il veut. » À quoi M. D. lui a répondu : « Pensez-vous ! On ne boucle pas facilement Léautaud. »

Dimanche 25 Juin

Dîner à la Vallée aux Loups, chez le docteur le Savoureux. Je me suis trouvé à la grille d'entrée avec l'auto de l'abbé Mugnier qui arrivait. M'a obligé à monter à côté de lui pour gagner l'habitation. Personne encore présent. Tour ensemble dans le parc, l'abbé, presque complètement aveugle, me donnant le bras. Nous étions dans la conversation la plus amicale, et j'avais même l'espoir, l'abbé me demandant comme chaque fois des nouvelles des « bêtes », de tenter certaine chose, quand Benda nous rejoint. Étonnant de la part d'un homme si intelligent : tout de suite dans la conversation ce qui le concerne : « mes livres », « mes articles », « mes œuvres complètes que veut faire la Nouvelle Revue Française²¹⁰ », en marquant son étonnement qu'il se trouve des publications pour lui prendre les articles dans lesquels il montre les mensonges de tels ou tels écrivains bien-pensants. Il nous parle de Pierre de Nolhac, qui a donné récemment dans *Les Nouvelles* un article sur l'histoire de Louis XV qui est à son avis un tissu de mensonges, de fausseté volontaire²¹¹. Il nous raconte qu'il a dit à ce sujet à Martin du Gard : « Je vais écrire un article là-dessus, mais je ne vous l'offrirai pas, parce que vous ne le prendriez pas. — Pourquoi ? — Parce que l'article de Nolhac est plein de mensonges et que je vais les montrer. » Martin du Gard lui a dit de le lui donner quand même, qu'il le publiera. À entendre Benda sur Nolhac, celui-ci vaut, dans sa partie, Bellessort tronquant les lettres de Flaubert pour les besoins de sa thèse. L'abbé dit aussi son mot sur Nolhac, en citant des exemples qu'il lui a donnés un jour de sa méconnaissance complète de Ronsard, en lui disant, à lui l'abbé, que Ronsard n'avait point traité tel et tel sujet, qui se trouvent traités tout au long dans son œuvre. Benda parlant de ces écrivains qui se croient autorisés à mentir, à dénaturer les faits les mieux établis, parce que travaillant dans l'intérêt de la bonne cause, comme Bordeaux dont il cite des traits de vanité impayables. Celui-ci par exemple. Bordeaux allait faire des conférences à Édimbourg. Il arrive. On n'avait pu lui avoir une chambre dans l'hôtel qu'on avait d'abord choisi. Il avait fallu se rabattre sur une chambre dans un hôtel secondaire. Bordeaux voyant cela, se récrie, peste, réclame : « Un hôtel pareil ! À moi ! Un académicien ! » ce qui provoqua cette réponse des gens qui le recevaient qu'il n'était pas le premier qu'on vît. L'abbé Mugnier résumant : « C'est un Bordeaux qui se boit lui-même. »

²¹⁰ Si Julien Benda a beaucoup publié à la NRF, puis chez Gallimard, plusieurs œuvres ont paru chez Émile Paul puis chez Grasset. Il ne semble pas qu'une édition de ses œuvres complètes ait paru.

²¹¹ « Voltaire juge Louis XV », par Pierre de Nolhac, de l'Académie française, une colonne et demie en *une des Nouvelles littéraires* du 27 mai. Pour Pierre de Nolhac note au 9 février 1911.

Benda, parlant encore de gens qui faussent l'histoire et les textes par intérêt de parti, nomme Madelin. « Les madelineries, encore de bien belles choses ! » Il parle de Bourget. « Bourget ! Il ne restera rien de lui. Nous avons tous lu avec plaisir ses *Essais de Psychologie*²¹², quand nous étions jeunes. Aujourd'hui, c'est illisible ! »

Je ne sais plus trop comment, peut-être sur un mot de moi, la conversation vient sur le mariage, dont Benda et moi sommes toujours fort dénigrants, voyant là un des refuges, comme le théâtre, le café, pour les gens qui ne peuvent vivre seuls. L'abbé se met alors à expliquer, de la façon la plus malicieuse, que c'est l'avantage des *gens comme nous* (les prêtres) d'avoir échappé à cette chaîne. Bien mieux : ils passent leur vie à consacrer des liens dont la plupart ne voudraient pas pour eux-mêmes. Il nous arrête dans le chemin, se prend lui-même à témoin du ton le plus goguenard : « Il m'est arrivé dans ma longue carrière de présider à bien des unions. Vous consentez à prendre pour épouse... vous consentez à prendre pour époux... Vous vous engagez... Quand j'arrivais à la formule (faisant le geste qui accompagne) : *Ego conjungo...*, je me disais en même temps (là un sourire d'une moquerie) : Moi, je suis libre ! »

De retour sur la terrasse, nous trouvons Ernest-Charles,²¹³ au nombre des invités, plus deux dames et un autre monsieur. Conversation sur certains livres de leurs études entre l'abbé Mugnier et Ernest-Charles. L'abbé Mugnier, égrenant ses souvenirs de séminaire, raconte une nouvelle fois l'histoire de sa visite à Renan au Collège de France, alors qu'il était tout jeune vicaire, et du changement d'opinion de son directeur de conscience, l'abbé Vigouroux, sur un compliment de lui fait par Renan²¹⁴.

On passe ensuite au dîner, merveilleusement servi, des jonchées de roses sur toute la table, un vrai dîner de « première zone », dirait Marie Dormoy. Je m'y suis franchement bien ennuyé, placé entre Benda qui faisait la conversation avec sa voisine, et un monsieur que je ne connais pas, ancien officier, paraît-il, grand propriétaire normand, grand habitué des théâtres et qui m'a parlé de la Comédie-Française comme d'un temple. Les dîners seraient charmants entre quatre ou cinq se connaissant bien. Mais douze ou quinze personnes, dont les deux tiers inconnues, ce n'est plus que mondanité assommante.

Pendant le dîner, propos d'Ernest-Charles sur Sorel²¹⁵, sur sa carrière, ses entreteneurs, le travail, la volonté, l'adresse dont il a fallu qu'elle fasse montre pour arriver d'un point de départ si modeste, si piètre, à la réputation qu'elle a acquise, — appréciation fort juste, — ensuite, sur

²¹² Les *Essais de psychologie contemporaine*, de Paul Bourget ont été publiés chez Alphonse Lemerre en 1883. Il s'agit d'un recueil d'articles autour de cinq écrivains : Baudelaire, Renan, Flaubert, Taine et Stendhal, d'abord publiés dans la *Nouvelle revue*. Une seconde série, enrichie d'autres articles sur ces mêmes personnages, est parue deux ans plus tard.

²¹³ Note de l'édition papier : « En blanc dans le manuscrit. »

²¹⁴ Voir au 19 mars 1932.

²¹⁵ Ici la comédienne Cécile Sorel (1873-1966). Note au 22 janvier 1921.

Maille²¹⁶, la femme du politicien Hennessy²¹⁷, dont la bêtise, l'ignorance sont absolument réelles²¹⁸, aucune charge dans les exemples qu'on raconte. Elle aussi a réussi dans ce qu'elle voulait. Elle voulait la grosse fortune. Elle l'a avec Hennessy. Il raconte qu'elle était dans sa jeunesse la maîtresse d'Hébrard²¹⁹, Hébrard faisant des pieds et des mains pour la faire entrer à la Comédie-Française. Elle le trompait avec un jeune amant. Un jour elle était dans son bain, ce jeune amant auprès d'elle. On annonce Hébrard. Le jeune amant a le temps de s'éclipser, en oubliant toutefois son chapeau melon. Maille ne voit rien de mieux que de le saisir, de le fourrer dans son bain en s'asseyant dessus, Hébrard entre : « Ma petite Maille, c'est fait. J'ai le plaisir de t'annoncer que tu entres à la Comédie-Française. » Dans sa joie, elle se lève, lui saute au cou pour l'embrasser et le remercier. Le chapeau melon remonte à la surface du bain. Hébrard le voyant : « Je savais bien que l'eau de Seine est mal filtrée. »

Le côté puéril de ces dîners : chacun cherchant une anecdote à raconter, pour se donner des côtés d'homme d'esprit, ce qui ne prouve pas du tout qu'on en ait.

J'ai raconté pour ma part, à mon voisin, la conversation étant venue sur les médecins, l'histoire de ce médecin m'abordant un matin sur le quai, de la gare de Fontenay, pour me parler du danger de vivre avec des animaux. Au moins, là, l'esprit était-il le mien.

Ensuite, le café dans le cabinet du docteur le Savoureux, guère amusé non plus. Les dames avaient chambré l'abbé, Benda parlait politique avec l'ancien officier. Je l'entendis à un moment s'exclamer « C'est justement le sujet d'un article que je médite : *Place aux vieux*. » M^{me} le Savoureux parlait du voyage en Russie qu'elle a fait il y a quelques mois. Ernest-Charles très intéressé. Il parle avec grand intérêt de la nouvelle forme sociale russe, tout en disant qu'il en aurait horreur pour son compte, étant individualiste, gardant le goût de la liberté, au moins d'une certaine liberté, ce qui ne doit pas faire méconnaître la grande œuvre entreprise là-bas. Je l'ai trouvé tout à fait de mon avis quand j'ai dit que les hommes de la Révolution russe sont de beaucoup supérieurs aux hommes de la nôtre (89).

²²⁰ a exprimé son horreur de toute révolution, pour la cruauté qu'elle comporte partout.

²¹⁶ Constance (ou Victoire) Maille (1876-1944), comédienne populaire mais oubliée, a épousé Jean Hennessy (secondes noces) en 1924 après avoir été sa maîtresse pendant une dizaine d'années. Maurice Boissard a évoqué Constance Maille dans ses chroniques des 1^{er} juillet 1911 et 1^{er} septembre 1912.

²¹⁷ Jean Hennessy (1874-1944), diplomate, cinq fois député de Charente de 1910 à 1932, puis des Alpes maritimes de 1936 à 1942, ministre de l'Agriculture en 1929. Jean Hennessy a épousé en 1901 Marie de Mun puis Constance Maille en 1924.

²¹⁸ Cette conversation a pu être entraînée par le fait que Cécile Sorel avait épousé en 1926 Guillaume de Ségur-Lamoignon (1889-1945), comédien connu sous le nom de Guillaume de Sax, réputé particulièrement stupide.

²¹⁹ Note au 9 février 1910.

²²⁰ Note de l'édition papier : « En blanc dans le manuscrit. »

L'abbé a levé le siège à 10 heures et demie, partant seul dans la voiture que met à sa disposition M^{me} de Castries, je crois. Le reste des invités à onze heures et demie. Je suis rentré chez moi dans la voiture d'Ernest-Charles, qui ramenait également ²²¹, qui habite dans son quartier.

Une autre puérilité, ce sont ces invités, en s'en retournant, ensemble, comme ce soir Ernest-Charles, ²²² et moi en voiture, dont l'un (Ernest-Charles) se met à célébrer les mérites de la maîtresse de la maison, comme s'il espérait entendre l'un des autres la débiter, pour le lui rapporter.

Mardi 27 Juin

Valette me lit ce matin une lettre qu'il a reçue de Rouveyre. Rouveyre lui écrit qu'il a fait le tour des éditeurs pour son volume : Grasset, la N.R.F., Denoël et Steele. Partout, accueil négatif. Il revient donc au Mercure, selon ce que Vallette lui a dit, que s'il ne trouvait pas ailleurs, on verrait alors ce qu'on peut faire. Il parle d'un tirage à 2 000, ce que Vallette trouve fou avec raison, et s'entête dans son titre : *Hermétiquement*, tout en disant qu'il en a trouvé un autre : *La dernière carte*. Il parle de donner comme titre au volume : *Hermétiquement*, et aux deux chapitres : *La Retraite partagée*, et *La dernière carte*. Vallette va user d'une feinte, en lui répondant, pour l'amener à renoncer à un tirage de 2 000, en lui disant que mille est suffisant et que, s'il faut retirer, c'est aujourd'hui très peu de choses avec les nouveaux moyens dont on dispose : la reproduction photographique. Il va aussi essayer de le faire revenir au titre : *La retraite partagée*. « Quoique, me disait-il ce matin, *Hermétiquement* ait au moins ce mérite : de ne pas tromper le lecteur. » Le tirage à 2 000 ne va pas du tout à Vallette. Non seulement il est inutile puisqu'on n'en vendra pas, mais encore il y a l'embarras du magasinage. Ce serait de l'encombrement pour rien. L'affaire aux frais de Rouveyre, naturellement. Le plus triste, c'est de voir Rouveyre certainement heureux d'avoir écrit une chose pareille.

JP Mardi 27 juin 1933

Soirée chez M. D. Pas très brillante. Je ne sais quel point assez vivement douloureux à une grosse lèvre... Elle ne vaut décidément pas cher comme santé. Toujours à prendre ceci ou cela, pour remédier à ceci ou cela. Séance moins répétée pour elle, et pour moi plaisir à la main, sans rien d'extraordinaire. Obtenu commencement de réponse sur les raisons qui l'ont fait se décider à mon égard : la curiosité. Conversation un peu libertine de sa part : son plaisir à regarder et manier le sexe (c'est son expression) de l'homme qui est son amant. Sur sa lenteur, très grande, à être sexuellement en état de désir, qu'elle n'était pas ainsi autrefois. Accident de santé, probablement.

Convenu rendez-vous pour vendredi. Mais je lui enverrai un mot demain. Pas vendredi. Lundi, si elle veut. Elle-même en sera enchantée. Le temps que son point douloureux passe.

²²¹ Note de l'édition papier : « En blanc dans le manuscrit. »

²²² Note de l'édition papier : « En blanc dans le manuscrit. »

Je voudrais bien savoir ce que signifie ou indique la différence de volume et d'aspect du sexe chez les femmes. Chez M. D. petit, peu charnu. Chez le Fléau, grand, large, extrêmement charnu. De même, le « Fléau » inondé rien qu'avec deux ou trois baisers. Plus grande sensualité, certainement.

Ne m'a pas reparlé de mon affaire : propriétaire. J'ai eu une illusion, peut-être. Bien dommage, et pour l'intérêt matériel, et pour le plaisir.

Ce soir encore, petit spectacle agréable de se montrer piss... et me faisant faire de même en me tenant... cela mêlé de baisers. Quel dommage encore dans ce moment-là qu'elle ne soit pas jolie. Le Fléau, dans des moments de ce genre, a tout le visage qui pétille de polissonnerie.

Je ne suis pas si fini. Je suis bien resté en érection pendant vingt ou vingt-cinq minutes.

Mercredi 28 Juin

J'ai bien amusé ce matin Vallette en lui racontant l'anecdote abbé Mugnier, Renan, abbé Vigouroux, que l'abbé Mugnier a racontée une nouvelle fois dimanche dernier à la Vallée aux Loups. Il paraît que je mimais la figure des personnages de façon fort réussie, sans y penser, certes. Vallette m'a raconté ce mot de l'abbé Mugnier à Rachilde.

Rachilde lui disait : « Voyons, monsieur l'Abbé, ce n'est pas vrai, il n'y a pas d'Enfer ? »

L'abbé : « Comment ! il n'y a pas d'Enfer ? Mais si, il y a un Enfer. C'est absolument sûr. Seulement, il n'y a personne. »

JP Samedi 1^{er} juillet 1933

Ce matin, petit mot de M. D. Elle est libre demain soir et m'offre de dîner chez elle. Lui rendre réponse par téléphone ce matin, ou tantôt, à la Bibliothèque jusqu'à 4 heures et demie.

Je suis allé à la Bibliothèque, tantôt. Entendu pour demain soir. Elle déjeune à Verneuil chez des amis, et sera rentrée chez elle pour 7 heures. La clef sera pour moi sous le paillason.

JP Dimanche 2 juillet, 3 heures

J'ai autant envie d'aller chez M. D. que d'aller me pendre.

Soirée chez M. D. Rien de remarquable, nous avons fait l'amour, voilà tout.

Comme je parle de Billy (qu'elle a dû voir quelquefois à Barbizon ou à Fontainebleau), me dit qu'il lui a semblé que madame Billy « l'avait à l'œil » et qu'elle a bien tort, que Billy ne lui fait pas du tout envie.

Elle a tout le corps dur et ferme comme du marbre. Mais je l'ai encore constaté ce soir : bien mal faite : la tête dans les épaules, le corps d'un seul fût. Aucune grâce de ligne. Elle d... presque comme un homme.

Elle parle de Vollard ayant gagné trente millions avec les Cézanne.

Elle a publié deux romans – que je vois dans sa bibliothèque — en plus de la critique d'art qu'elle a faite jusqu'à ces derniers temps²²³ — et elle a terminé une histoire de Marion de Lorme pour laquelle elle cherche un éditeur, mais elle ne me dit mot de tout cela²²⁴. Je pense au mot de Chamfort sur les muses²²⁵ qu'il faut se garder d'aimer et surtout d'épouser.

À Roger Karl

Paris le 3 juillet 1933

Cher Monsieur,

C'est trop de peine que vous avez prise de m'écrire ce petit mot. Il n'y a pas de reconnaissance. Tout revient à vos vers, à leur mérite, à leur beauté. Qu'ai-je fait moi ? Les monter à la rédaction. Et vous devez bien penser que c'est un grand plaisir de recevoir quelque chose de très bien et de lui donner une place. Savez-vous le grand éloge qu'a fait de vos vers le lecteur ? *Aucune réminiscence*. La chose la plus rare, celle qui compte au-dessus de toutes autres.

Vous m'êtes vous-même fort sympathique depuis longtemps sans vous connaître, comment dirai-je ? autrement que pour vous avoir vu passer et pour ce que je sais de vous. Vous êtes charmant de me dire ce que vous me dites de moi. Mais vous savez, je ne suis pas un homme à grandes illusions.

Dites à Madame Olivier, je vous prie, que je la remercie de sa longue lettre et que j'ai bien reçu la carte avec le petit lionceau, adorable de physionomie. Mon cœur de vieille concierge — pour les bêtes — a été ravi. Ces dames — par lesquelles ma tranquillité au Mercure a été détruite — sont charmées du souvenir amical qu'elle veut bien chaque fois leur envoyer. Elles ont grande sympathie pour elle, pour sa simplicité et sa franchise. Dites-lui aussi que j'ai appris quelque chose de très rassurant pour son volume chez Stock. J'ai vu Vollard et j'ai appris de lui qu'il a lui-même à publier chez Stock un volume de souvenirs dans lequel il lui a été dit qu'il paraîtra après le volume Picasso. Donc aucun renoncement à la publication. Du moins, cela semble.

²²³ Note d'ÉS [43] : « Il s'agit de *L'Exorcisé*, Paris, Flammarion, 1926, 248 pages et de *L'Initiation sentimentale*, Paris, Flammarion, 1929, 244 pages. / Marie avait écrit son premier article sur le sculpteur Bourdelle en 1922. Léautaud en corrigea les épreuves (cf. « L'enseignement de Bourdelle » *Mercure de France*, 1^{er} mai 1922, n° 573. Bien d'autres suivirent, en particulier dans les revues : *l'Art vivant*, *Beaux-Arts* et le journal *La Vie*). »

²²⁴ Note d'ÉS [44] : *La Vraie Marion Delorme* (biographie d'abord désignée sous le titre : *Le Vrai Visage de Marion Delorme*) Paris, éd. Malfere, 1934. (Chiffre déclaré au tirage : 2 530 exemplaires.)

²²⁵ « Le fameux Ben-Jonhson disait que tous ceux qui avaient pris les Muses pour femmes étaient morts de faim, et que ceux qui les avaient prises pour maîtresses s'en étaient fort bien trouvés. Cela revient assez à ce que j'ai ouï dire à Diderot, qu'un homme de lettres sensé pouvait être l'amant d'une femme qui fait un livre ; mais ne devait être le mari que de celle qui sait faire une chemise. Il y a mieux que tout cela : c'est de n'être ni l'amant de celle qui fait un livre, ni le mari d'aucune. » Chamfort, *Œuvres complètes*, Auguis 1824, volume II, page 111)

Cordialement à vous.

P. Léautaud

Lundi 3 Juillet

On annonce Colette commandeur de la Légion d'honneur. Je connais une dame rue de Condé qui doit en être verte.

Avant-hier, lettre charmante de Roger Karl pour les vers qu'il a présentés au *Mercure*. Je lui ai répondu aujourd'hui.

Vendredi 7 Juillet

Tantôt visite du docteur le Savoureux, qui m'apporte les photographies prises à la dernière réunion chez lui. Il m'apprend qu'on opère aujourd'hui l'abbé Mugnier de la cataracte. L'abbé a 79 ans.

Sur ma surprise d'avoir vu Ernest-Charles chez lui l'autre dimanche, il me dit qu'il le connaît depuis longtemps, qu'il est déjà venu autrefois à la Vallée aux Loups, qu'il va se mettre à y revenir. Il me parle de lui comme d'un homme qui est resté en plan, comme tous ceux qui s'étaient attachés à la fortune de Caillaux, fortune qui ne s'est pas réalisée : ni grand avocat, ni grand critique.

Valette se met au pas des autres éditeurs pour les traités avec ses nouveaux auteurs. J'ai appris cela tantôt, à propos du volume de Fleuret qu'on imprime en ce moment²²⁶. Droits débutant à 10 %. Seulement paiement partiel sur le tirage à la mise en vente. Le reste dans la suite. Lui qui mettait à si haut point d'être l'éditeur qui payait les droits les plus élevés, et tout le tirage, si élevé qu'il fût, à la mise en vente. Il réduit aussi ses tirages. Il va tirer Fleuret à 2 000. Prix probable : 12 francs. Cela fera 2 400 francs de droits. Et il lui paiera cela en plusieurs fois ! Il prend prétexte de l'intérêt de l'argent. Il groupe tous les volumes qu'il publie, tous les droits qu'il paie, évalue l'intérêt de cet argent. Naturellement, cela fait une somme. Le plus triste, c'est de se voir encourager à cela par Bernard, qui ne fait, par derrière, que dauber sur son avarice.

Il paraît qu'à la dernière réunion annuelle des Amis de Verlaine, dimanche dernier, je crois, sur l'initiative de Gustave Kahn, on a signé, Rachilde en tête, naturellement, une protestation contre le livre de Porché. En vue de quel résultat ? Ces nigards seraient bien empêchés de le dire. Au dîner des *Marges*, hier soir, me dit Auriant ce matin, également grand concert de réprobations. Mon Dieu ! qu'on peut donc être des écrivains, et même avec du talent, et être des sots. Quel dommage que je sois si peu actif. J'écrirais avec plaisir un petit morceau pour me ficher d'eux.

JP Samedi soir, 8 juillet 1933

Aucune nouvelle de M. D. que j'ai quittée dimanche dernier, étant entendu qu'elle m'écrirait quand désirerait me voir. J'en suis enchanté : ravi. Complète indifférence. Je trouverais même drôle que cela fût fini. Amusement à lui dire, quand je la rencontrerai : « Alors, fini la flamme ? Plus d'attrait ? Bouclé ? »

²²⁶ Peut-être *De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire*, 199 pages.

Je suis tout à penser au corps si charmant, si joli, ou qui l'a été tant, du « Fléau », à l'attrait que j'en avais, à la passion avec laquelle je faisais 450 kilomètres pour aller la voir deux ou trois jours seulement, refaisant gaillardement les 450 autres kilomètres du retour, l'idée irrésistible de partir me prenant quelquefois à 6 heures du soir, le train étant à 9, et partant, et arrivant la surprendre. Aucune autre femme n'a été cela pour moi, — et ma passion partagée, ce qui est encore mieux.

À Marie Dormoy²²⁷

CD Lundi 10 Juillet 1933

Pas possible ! Vous donnez signe de vie !

Entendu, demain soir mardi. Comme vous êtes à la Bibl. jusqu'à 8 heures, je viendrai entre 8 heures et demie et 9, ayant dîné. Si je me trompe, me prévenir pour demain matin.

J'espère vous trouver en costume de soirée.

Une jolie niaiserie, l'affaire de votre Maillol, pour le monument Debussy²²⁸. J'ai bien raison de me méfier de l'admiration pour tous ces sculpteurs d'aujourd'hui. Tout cela (cette admiration) c'est de l'esthétisme, dans le sens péjoratif du mot : esthètes.

Qu'est-ce que vous fchiez samedi soir, rue Dupin²²⁹, à 10 heures et demie ? Je m'aperçois que ce devait être le matin.

Lundi 10 Juillet

Je voyais ce matin les cheminots de la gare Denfert prendre leur déjeuner dans leur cahute installée sur le quai des voyageurs. Ces gaillards-là déjeunent sur une nappe. Moi, je prends mes repas sur un journal.

Il est venu, au Mercure, un service de presse, en double exemplaire, d'un gros ouvrage de Daniel Mornet, professeur à la Sorbonne : *Les Origines intellectuelles de la Révolution française*²³⁰. Sujet intéressant, surtout pour moi, si intéressé par tout ce qui concerne la Révolution. J'ai gardé, au lieu de le vendre, comme je fais pour la plupart des doubles, le double exemplaire, m'en promettant grand plaisir de lecture. Mais après lecture de quelques passages, écrit si longuement, si lourdement, que je n'ai plus maintenant aucun attrait. Je le garde parce que j'ai coupé

²²⁷ Note de MD : « Carte-lettre. »

²²⁸ Une femme, le genou gauche au sol, le droit relevé, la tête penchée, les bras ballant, représente la musique. Il s'agit d'une commande de la mairie de Saint-Germain-en-Laye où est né Debussy en 1862. Cette sculpture, est exposée dans le jardin de la bibliothèque municipale où elle a été inaugurée hier, 9 juillet. Le socle est censé représenter une partition. Cette œuvre de marbre blanc a été déclinée en six exemplaires de bronze, fondus par Alexis Rudier, tous achetés par des collectionneurs américains dont on trouve parfois une vente à un ou deux millions de dollars.

²²⁹ Près du Bon Marché, une petite rue entre la rue de Sèvres et la rue du Cherche-Midi.

²³⁰ Daniel Mornet (1878-1954), normalien, agrégé de lettres, historien de la littérature et critique littéraire. Daniel Mornet a été doyen de la faculté de lettres et directeur de la *Revue d'histoire littéraire de la France* de 1922 à 1945. Daniel Mornet, *Les origines intellectuelles de la Révolution française*, Librairie Armand Colin, 548 pages.

toutes les pages et que je [ne] puis plus guère le vendre dans les conditions habituelles, mais je ne sais guère si je le lirai, ni quand.

Tantôt, visite de Charles Léger, que je n'avais pas vu depuis plusieurs mois, depuis son entrée chez Braun. Il m'a fatigué la tête par son bavardage et sa gesticulation sur des sujets sans le moindre intérêt.

Mercredi 12 Juillet

On ne nous parle que des économies que l'État doit faire s'il ne veut pas arriver à la faillite. Le gouvernement y pense de temps en temps. Les journaux annoncent aujourd'hui la nomination de Valéry comme Inspecteur²³¹ du Centre Universitaire du Midi. Un loustic demanderait : « Que-c'est que ça ? »

JP Lundi 10 juillet 1933

Ce matin, deux lignes de M. D., m'offrant rendez-vous pour demain soir. Je lui ai répondu. Double ci-contre²³².

JP Mardi 11 juillet

Soirée chez M. D. Ce matin, petit mot pour me dire de venir dîner. Séance remarquable. Très vif plaisir pour moi. Comme j'ai raison que plus l'intimité grandit, plus grand est le plaisir !

M'a reparlé de son propre mouvement de mon affaire propriétaire. M'a offert très spontanément de me prêter 2 000 francs. Un prêt ? J'ai refusé carrément. Je ne vois pas pourquoi je me donnerais cette dette.

Un don, oui, j'aurais fait des manières pour la forme. De l'argent qu'elle aurait obtenu pour moi de V...²³³ par exemple, oui encore. Mais un prêt ? de l'argent à rendre ? Plus aucun charme.

Rendez-vous dimanche prochain, vers quatre heures. Peut-être nous verrons-nous samedi si elle va chez P...²³⁴ à Châtenay, ce qu'elle saura demain matin et ce que j'irai savoir d'elle à la Bibliothèque, vers quatre heures.

Une pose délicieuse ce soir : tous les deux complètement nus, sur le divan, elle le buste entre mes cuisses, me caressant la... avec sa langue, les pointes de ses seins allant et venant sur mes c... Extrêmement agréable.

JP Mercredi 12 juillet 1933

Vu M. D. à la Bibliothèque. Ne va pas chez les P... samedi. Rendez-vous chez elle pour déjeuner. Puis le lendemain dimanche, 4 heures après midi, pour dîner ensemble et passer la soirée.

Jeudi 13 Juillet

Dans les journaux aujourd'hui :

M. POINCARÉ RENTRE EN FRANCE POUR LE 14 JUILLET

²³¹ Note de l'édition papier : « Paul Valéry fut nommé Directeur, et non Inspecteur, du Centre Universitaire méditerranéen. » Ce centre universitaire méditerranéen existe encore en 2019 sous le joli signe de CUM, au 66, promenade des Anglais à Nice.

²³² Le « double ci-contre » est évidemment la lettre du 10 juillet lue *supra* page 159.

²³³ Note d'ÉS [47] : « Vollard. »

²³⁴ Note d'ÉS [48] : « Paulhan. »

Bruxelles, 12 juillet (Radio). — M. Poincaré, qui vient de faire un séjour à Spa avec M^{me} Poincaré, dont l'état de santé laisse légèrement à désirer, est reparti ce matin pour la France, où il tient à se trouver le jour de la fête nationale.

Solennel imbécile. Je l'écris une fois de plus.

Lu hier et aujourd'hui, une nouvelle édition d'une *Vie privée de Talleyrand*²³⁵, par un sieur Bernard de Lacombe²³⁶, chez Plon. 1^o fort incomplète. 2^o des sottises. J'en ai donné deux tantôt pour le *Sottisier* du *Mercure*²³⁷. 3^o écœurante de bondieuserie. Tout l'ouvrage ne paraît écrit que pour cette démonstration religieuse. La comédie de la famille bigote sous l'influence des prêtres, des prêtres eux-mêmes pour amener Talleyrand à signer une déclaration de repentir et pour le faire mourir dans le sein de l'Église, — merveilleux article pour la propagande, comédie poussée jusqu'à une de ses petites-nièces en costume de première communiant, — est un tableau qu'il faut être chrétien pour n'en pas être répugné, ouvrage bien loin du volume de Sainte-Beuve, du simple chapitre de Victor du Bled dans ses *Causeurs de la Révolution*, du volume de Pichot²³⁸.

J'ai vu hier, à l'étalage de la librairie Stock, le livre de Porché sur Verlaine, avec la bande de librairie, portant ces mots : *Ange et Pourceau*, dont prennent prétexte, paraît-il, les héritiers de feu M^{me} Verlaine pour intenter un procès à Porché. C'est en tout cas d'un bien mauvais goût. Je ne puis croire que ce soit lui qui ait eu cette trouvaille.

Samedi 15 Juillet

Ce soir, mort de la chatte Boule de Neige, si vagabonde et si charmante. Il y a onze jours, au milieu de la nuit, mort du chat Gaspard, un vieux matou enlevé au Luxembourg en décembre dernier. Le vieux chat Pépère n'est pas brillant depuis quelque temps et certainement est sur sa fin. Affreux spectacle que la mort d'une bête, toute pareille à la nôtre, cette agitation nerveuse, cet étirement de tout l'être, ces deux ou trois cris à la fin, ce roidissement. Aucune différence.

²³⁵ Bernard de Lacombe, *La Vie privée de Talleyrand*, son émigration, son mariage, sa retraite, sa conversion, sa mort, Plon 1910.

²³⁶ Bernard de Lacombe (1875-1954), chartiste en 1899, publia d'abord un *Talleyrand, évêque d'Autun* (Perrin 1903). Unique citation de ce personnage dans le *Journal*.

²³⁷ Le sottisier universel : « Ou bien, empruntant un trait à Chamfort : Elle [madame de Talleyrand] a de l'esprit comme une rose. » Le *sottisier* du *Mercure* n'explique jamais où se trouve la sottise. Ce « trait » est de Rivarol et non de Chamfort. Il s'agit en fait de vers inspirés par Manette, sa délicieuse maîtresse : « Ah! conservez-moi bien tous ces jolis zéros / Dont votre tête se compose. / Si jamais quelqu'un vous instruit, / Tout mon bonheur sera détruit / Sans que vous y gagniez grand'chose. / Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit, / et de l'esprit comme une rose. »

²³⁸ Amédée Pichot (1795-1877), médecin, romancier, historien et traducteur de l'anglais. C'est ici la seule citation de cet auteur dans le *JL*. Le volume auquel pense Léautaud est *Souvenirs intimes sur M. de Talleyrand*, recueillis par Amédée Pichot, Dentu 1870 (329 pages). Les autres volumes sur Talleyrand (du Bled et Sainte-Beuve) ont été cités le 27 avril 1932.